Document généré le 19 avr. 2024 20:28

Jeu
Revue de théâtre

« Trilogie du revoir »

Gilbert David

Numéro 26 (1), 1983

URI : https://id.erudit.org/iderudit/29451ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

David, G. (1983). Compte rendu de [« Trilogie du revoir »]. *Jeu*, (26), 147–147.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 1983

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

«trilogie du revoir»

une précision d'entomologiste

Pièce en trois parties de Botho Strauss, traduction de l'allemand de Claude Porcell, Paris, Gallimard, coll. «le Manteau d'Arlequin — Théâtre français et du monde entier», 1982, 135 p.

Dans cette pièce sans personnage principal, il ne se passe presque rien; l'histoire — avec ou sans majuscule — n'a plus de consistance: elle s'est pulvérisée en fragiles indices d'un malaise omniprésent, celui d'individus alités en crise. Réunis pour l'avant-première d'une exposition, une quinzaine de membres et sympathisants de l'Association des Amis de l'Art vont et viennent, apparaissent et disparaissent au hasard de leur visite mondaine, de leurs attirances ou de leur obscure volonté d'affrontement. On pense à Tchekhov et, plus près de nous, à Vinaver — pour s'en tenir à la dramaturgie étrangère. Dans cette écriture très fragmentée, quasi minimaliste, seul le gardien, ou sa chaise, nous indique par leur stabilité fonctionnelle la présence-absence de la figure du peuple. Autrement, les personnages «ont la fuite», comme dirait Ubu; leur existence scénique est fugace et ne permet pas qu'ils se constituent en substances psychologiques, sans pourtant qu'ils ne basculent dans la caricature ou l'abstraction pure. Des bribes de conversation, des confidences, des silences, les élans aussitôt avortés d'une émotion construisent un ensemble subtilement ironique et qui, paradoxalement, n'est pas sans chaleur, ni sans profondeur. Les nombreux tableaux scéniques défilent devant nous comme les visiteurs, eux, passent d'une salle de l'exposition à l'autre. La pièce emprunte au cinéma l'essentiel de son esthétique — par le biais de l'éclairage notamment —, en dépit de l'apparente fixité «réaliste» du lieu unique. Cette pièce allemande d'un collaborateur important de Peter Stein s'inscrit dans un courant postbrechtien qui, aux côtés de Kroetz et Fassbinder, épingle avec une précision d'entomologiste les acteurs petits bourgeois d'une société bloquée.

gilbert david

«credo»/«le rôdeur»

Pièces d'Enzo Cormann, Paris, Éditions de Minuit, 1982, 77 p.

Résolument ambigus, les deux courts monologues réunis ici par Enzo Cormann reposent sur un constant jeu d'oppositions entre rêve et réalité, vérité et mensonge, passé et présent. Dînant avec un mari imaginaire, la protagoniste de *Credo* lui explique pourquoi elle l'a assassiné: par cette immolation (non moins imaginaire), elle croit obtenir à jamais «silence et beauté». Après avoir emberlificoté la police — et le lecteur — quant aux meurtres de son père et d'un inconnu, Jo, le clochard du *Rôdeur*, incendie la maison maternelle et s'envole avec son fidèle faucon pour préparer le meurtre de sa mère. Dans le premier